

Raymond Aron, *Le spectateur engagé : entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Paris, Juilliard, 1981, 341 p.

Gérard Bergeron

Volume 1, numéro 2, automne 1982

Les médias et les pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040412ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040412ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, G. (1982). Compte rendu de [Raymond Aron, *Le spectateur engagé : entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Paris, Juilliard, 1981, 341 p.] *Politique*, 1(2), 183–194. <https://doi.org/10.7202/040412ar>

Raymond Aron, *Le spectateur engagé: entretiens avec Jean-Louis Misisika et Dominique Wolton*, Paris, Juilliard, 1981, 341 p.

Ce livre s'impose comme la plus importante pièce d'interprétation du « phénomène Aron ». Par l'expression, on pourrait entendre autre chose que les rapports de l'homme, qui est complexe, à l'œuvre, qui est multiple et non seulement abondante. Ce phénomène pourrait s'analyser en la longue occupation graduelle d'un espace intellectuel de grande amplitude aussi bien à l'étranger qu'en France. Il s'agit donc de quelque chose d'autre que de la dimension déjà impressionnante de l'œuvre: plus de trente livres dont certains sont courts et circonstanciels mais dont d'autres sont monumentaux; des articles de revue et des

communications par centaines en plus d'articles de journal par milliers. Il faut surtout dire l'assiduité fervente à l'histoire se faisant depuis plus de quarante ans d'un analyste toujours avisé en sa double totalité, justement, de «spectateur» et d'«engagé». Voilà qu'après toutes ces années ce pourfendeur des «amuseurs de l'intelligentsia», qui est allé à contre-courant de tant d'événements et à rebrousse-poil de plusieurs «modes intellectuelles», fut amené à laisser tomber, à la toute fin de ces entretiens, la formule: «À la limite, je pourrais être à la mode.»

Ce serait la dernière phase assez inattendue du phénomène Aron. Sa face la plus connue est celle du polémiste, mais quel niveau de polémique! On devrait plutôt dire un homme du dialogue dont il s'arroge la partie hautement critique, impitoyable s'il le faut: «Moi, j'ai choisi depuis trente-cinq ans la société dans laquelle il y a dialogue». Tout au long de ces entretiens, il aura eu réponse à toutes les questions, à l'occasion perfides mais toujours bien documentées, de ses deux interlocuteurs dans leur jeune trentaine, un économiste, Missika, et un sociologue, Wolton.

Les interlocuteurs suivent l'ordre chronologique, subdivisé en thèmes majeurs. Une I^o Partie part de la formation à l'École normale à la fin des années 1920 jusqu'après la guerre, qu'Aron passa en Angleterre comme rédacteur de la revue *La France libre*. Personnellement intéressé aux commencements d'une œuvre intellectuelle, c'était la partie des entretiens dont j'étais le plus curieux et qui, de ce point de vue, m'aura satisfait. Une II^o Partie couvre la période de la Libération jusqu'en mai 1968. Ces conversations tournent autour des grands événements de la guerre froide, de la tragédie algérienne, de la croissance économique et des rivalités idéologiques. Elle devrait intéresser ceux qui, dans notre discipline, ont accordé de l'importance à des ouvrages comme *L'Opium des intellectuels* (1955), *Paix et guerre*

entre les nations (1961), *Dix-huit leçons sur la société industrielle* (1963), *La lutte des classes* (1964), *Démocratie et totalitarisme* (1966). En troisième et finale partie, portant le titre très aronien de «Liberté et raison», les entretiens nous mènent de mai 1968 à l'élection du président Mitterrand le 10 mai 1981. Les entretiens s'étant terminés six mois avant cette date, le grave Raymond Aron s'est permis l'astuce d'un dernier entretien, fictif, avec ses deux interlocuteurs coriaces sur l'arrivée au pouvoir des socialistes. Ce spirituel auto-pastiche nous mène aux grands choix qui confrontent la société française d'aujourd'hui.

Une bibliographie, la première exhaustive et s'étalant sur sept pleines pages en caractères fins (à l'exclusion, évidemment, des innombrables articles de journaux), ferme le livre. Les subdivisions indiquent la très grande diversité, d'une œuvre (il faut bien le dire) à dimensions colossales: I. Philosophie de l'histoire; II. Histoire de la pensée, III. Sociologie; IV. Théorie politique; V. Relations internationales; VI. Critique idéologique; VII. Études sur la politique française; VIII. Études sur la politique mondiale; IX. Pamphlets. Cette liste serait indicative d'un classement en gradation de son œuvre, que «l'inclassable» Raymond Aron (comme le qualifie la page couverture) a peut-être suggéré, sûrement approuvé. Au début de l'œuvre, il y a la thèse de 1938, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, et la «petite thèse» de la même année sur *La philosophie critique de l'histoire*. Comme il arrive souvent pour ces travaux à la fois initiaux et panoramiques, les sous-titres sont de plus grande signification: ce sont, pour le premier livre, «Essai sur les limites de l'objectivité historique»; et, pour le second, «Essai sur une théorie allemande de l'histoire» (Dilthey, Rickert, Simmel et, principalement, Max Weber). Retournant à ces ouvrages tous fondamentaux, et qu'on pourrait même qualifier de programmatiques d'une vocation intellectuelle, des détails de présentation me frappent aujourd'hui: *l'Introduc-*

tion... était dédicacée à André Malraux et à Erich (*sic*, selon l'orthographe allemande) Weil, soit l'ami génial qui aura franchi le seuil de l'action politique et le philosophe hégélien faisant carrière en France et qu'aura grandement estimé Aron; la seconde thèse était dédicacée, elle, aux maîtres de l'École normale, le philosophe L. Brunschvicg et le sociologue C. Bouglé. Cette dédicace-ci était pour la révérence et le passé alors que la première était tournée vers l'amitié et l'avenir.

Les tout premiers entretiens portent sur la période de la formation à la célèbre école de la rue d'Ulm puis en Allemagne au tout début des années 1930. À Normale, Aron eut comme condisciples Jean-Paul Sartre, mais aussi l'écrivain au destin tragique Paul Nizan, le philosophe-biologiste Georges Canguilhem et le psychanalyste Daniel Lagache (photo étant incluse de la promotion de 1924). Dès l'abord, je dois déclarer forfait sur ce qui est peut-être le charme le plus particulier de ce livre. Les amitiés intellectuelles, les rencontres avec les hommes politiques, le caractère parfois passionné des unes et des autres, tout cela ne peut être que signalé ici pour son intérêt très vif et renouvelé sans pouvoir consentir à des rappels explicites et répétés. Il faudrait tout de même insister sur l'intérêt de « science politique » proprement dit de cette promenade historique à travers le dernier demi-siècle.

Aron, répondant aux provocations constantes de ses interlocuteurs souvent aux frontières de l'impertinence, nous apprend certes beaucoup sur lui-même à différentes époques et sur ce qu'il est devenu, mais aussi sur les événements historiques dont il a toujours été, d'une façon ou de l'autre, le « spectateur engagé ». En suivant le rythme cahotant d'une discussion toujours animée, le lecteur pourra pour ainsi dire se recycler en histoire politique de la France, du 6 février 1934 au 10 mai 1981, et en histoire mondiale, de la période pré-hitlérienne à celle de la Détente mal en point sous Brejnev et Reagan. Bref, cette récol-

lection parlée est agréablement instructive en servant à préciser beaucoup de nos souvenirs historiques plutôt flous.

Du point de vue de notre discipline, ce qu'Aron nous dit des ouvrages les plus connus (signalés plus haut au troisième paragraphe) nous intéresse particulièrement. D'abord, de façon générale, au sujet de nos exercices professionnels qui sont dans la ligne d'une philosophie de l'histoire que, d'habitude, nous n'explicitons pas, faute d'ailleurs d'une plus intime connaissance de l'histoire de la pensée. Ces livres, rangés sous la rubrique de « sociologie » en bibliographie, ressortissent à ce que nous appellerions communément la science politique ou la théorie politique. Ce qui serait pour nous l'occasion de se voir rappeler, doublement, que la science politique est aussi une sociologie et qu'il est légitime d'axer l'étude sociologique sur l'organisation politique de la société. Un des interlocuteurs a d'ailleurs déniché dans un texte de 1967, cette affirmation quelque peu bizarre qu'il était « au fond un sociologue qui a peu le sens du social » et que, s'il avait « peut-être le sens de l'économique et du politique », il faut qu'il se « force pour avoir le sens du social en tant que tel ».

Voilà un aveu qui sonne assez webérien. Depuis le premier petit livre de 1936 sur *La sociologie allemande contemporaine*, Max Weber est peut-être l'influence dominante d'une pensée qui s'oppose moins à Karl Marx qu'à sa postérité en laquelle le maître de Trèves ne se reconnaît guère. Avant tout le monde en France ce penseur, qui s'était déjà décrit « un peu marxologue, davantage marxien, et pas marxiste du tout », aura pratiqué tout Marx et singulièrement *Le Capital*. Sinon le fondement de sa pensée, c'en sera le principal et le plus continu référent. Mais un Marx, pourrait-on dire, précorrigé par Tocqueville et postcorrigé par Weber. C'est de l'intérieur de ce triangle que semble sortir, pour évoluer dans la suite en autonomie propre, la dialectique aronienne. Elle s'imposera comme

premier devoir de toujours rester en familiarité continue et passionnée avec les transformations majeures de nos sociétés modernes, spécialement les « industrielles ». C'était de longue date que s'était investi ce « chargé des affaires marxistes », selon l'expression de Bernard-Henri Lévy, pour attaquer à point-nommé les citadelles successives du sartrro-marxisme et du marxisme structuraliste à la mode althussérienne.

En s'instruisant à la lecture de ces entretiens, on n'a évidemment pas à prendre parti sur tous les combats idéologiques dont Raymond Aron se trouvait le centre, le plus souvent en qualité de presque seul combattant actif de son bord. Nous saurons désormais par ces confidences prolongées, jamais complaisantes de part et d'autre, comment ce « socialiste » d'instinct de ses vingt-cinq a résolu de mettre de l'ordre dans sa foi juvénile qu'il estimait conformiste et « naïve » — et que c'est de cela que tout est parti..., et que c'est pourquoi ce septuagénaire avancé continue encore ! Quant au « grand livre » sur Marx qu'on lui fait souvent le reproche de ne pas écrire, Aron cette fois plaide coupable qui a investi ces dernières années temps et énergie pour produire un monumental Clausewitz (*Penser la guerre, Clausewitz*, Gallimard, 1976, deux tomes) : « Or, il aurait été plus difficile mais plus instructif d'appliquer la même technique à Marx. Probablement, avec ma paresse ordinaire (sans doute dit avec un sourire en coin...), j'ai reculé devant les difficultés de faire, aux dépens de Marx ce que j'ai essayé de faire aux dépens de Clausewitz. La prospérité de Clausewitz n'est pas illimitée. Celle de Marx, elle, est vraiment illimitée. Il aurait été plus intéressant de comprendre pourquoi Marx prêtait à tant d'interprétations. Le cas de Clausewitz était d'une certaine manière trop facile ». C'est un reproche, en son fond, flatteur qui est fait à Aron d'avoir dispersé ses extraordinaires dons intellectuels en tant et tant de travaux de polémique et de circonstance. Il est aussi des sociologues qui auraient aimé avoir à leur

disposition le traité qui aurait dû normalement suivre la somme des *Étapes de la sociologie* (1967), rangée du reste sous la rubrique d'« histoire de la pensée ». En notre discipline, il eut été précieux de pouvoir compter sur un seul essai, serré, de théorie politique analytique plutôt que sur des articles de méthode, non reliés entre eux, qu'on retrouve heureusement dans le gros recueil des *Études politiques* (1972), ainsi que sur la trilogie didactique et rapide des trois cours des années 1950 à la Sorbonne (*Dix-huit leçons sur la société industrielle*, *La lutte des classes*, *Démocratie et totalitarisme*). Aron n'aura pas fait pour le système intra-étatique l'élaboration correspondante au défi qu'il a relevé pour le système inter-étatique dans son monumental *Paix et guerre entre les nations*. De ce dernier ouvrage, dont les quatre parties auraient pu constituer autant de livres distincts, Aron admet volontiers aujourd'hui qu'il était abusivement long du fait, en particulier, d'une « part de journalisme » dont il aurait pu être délesté.

Nous abordons ici un terrain où l'estime, sinon l'admiration, se fait pour le moins indiscreète à coup d'exigences ! Pourquoi écrire tels livres et non pas tels autres ? Pourquoi ne pas avoir pris position ou avoir souvenu tels propos en d'autres temps ? C'est le type de questions qu'ont soulevées en répétition les jeunes interlocuteurs d'Aron. Il ne s'y déroba pas, fournissait les explications sans réclamer l'assentiment mais non sans faire observer, aussi, le côté un peu factice dans ces reconstructions d'une biographie ou d'une bibliographie idéales !

Notre auteur aurait-il pu signer la même œuvre universitaire ou scientifique s'il ne s'était pas astreint depuis 1945 à la dure discipline du travail éditorial régulier ? C'est pour rester à Paris dès la Libération que l'universitaire s'était fait journaliste ; mais une fois nommé à la Sorbonne, puis à l'École pratique, enfin au Collège de France, le journaliste Raymond Aron a persisté, cumulant toujours les deux activités. Le professeur

retraité est maintenant président du comité éditorial de *L'Express* qu'il a préféré au *Point* (comme naguère il avait opté pour *Le Figaro*, auquel il collabora régulièrement pendant trente ans, plutôt que pour *Le Monde*). L'article de journal, qui n'a pas la lenteur ni l'objectif restreint du livre, n'est-il pas l'arme de combat idéal-d'artillerie légère? — d'un témoin engagé dans le siècle? Le professeur en retraite confie maintenant que «l'enseignement a toujours été pour moi une manière de me défendre du journalisme, de m'obliger à travailler sérieusement» et qu'il est «définitivement convaincu que l'écrivain politique devrait écrire des livres qui demeurent plutôt que des articles qui passent»... Cette confiance avait été précédée d'un aveu. «Je suis sûr que mes livres sérieux auraient été autres — probablement meilleurs — si je n'avais fait en même temps du journalisme... Mon cas, je crois, est un peu anormal. Il est probablement acceptable mais il ne devrait pas se répéter pour les universitaires ou pour les éditorialistes. Le résultat, d'ailleurs, c'est que pour démontrer à mes collègues que j'avais malgré tout encore du temps pour produire, j'ai écrit en effet plus de livres que la plupart d'entre eux, y compris un livre de sept cents à huit cents pages qui, du coup, a été respecté à cause de son volume». Raymond Aron venait de laisser tomber l'aveu le plus intime de ces entretiens: «À la suite de deuils personnels, j'ai pour ainsi dire cherché un refuge ou une fuite dans le travail obsessionnel. De ce fait, j'ai travaillé beaucoup trop, j'ai fait beaucoup trop de choses».

Ni Conseiller du Prince (sa manière ne l'y invitait pas), ni Confident de la Providence (sa lucidité ne l'y incitait pas), Aron n'avouera avoir eu que de très faibles velléités politiques, pour finalement n'y pas succomber à l'encontre du maître Max Weber. Il y a dix ans, il se décrivait comme «un homme qui n'a jamais franchi le seuil de l'action, 'spectateur impur' des batailles auxquelles il ne se mêle que par la plume ou par

la parole ». Poussé dans ses derniers retranchements par ses jeunes contradicteurs, forcés par ailleurs de reconnaître qu'il porte «un jugement sévère» sur son œuvre, il avouera encore: «Quand j'essaie de me justifier d'avoir écrit des articles, des livres de débat idéologique, je dis que, au bout du compte, je participais aux grandes guerres du XX^e siècle livrées au nom de philosophies» (selon la formule de Nietzsche). «Tout cela ne fait pas une unité... Peut-être y a-t-il une place pour des amateurs de mon genre qui, tout en étant universitaires, se donnent des libertés que les meilleurs universitaires ne s'accordent pas ». Il y a une vingtaine d'années un hebdomadaire de gauche consacrait un article à Raymond Aron, bizarrement intitulé «Professeur d'une droite qui ne l'écoute pas» (*France-Observateur*, 22 octobre, 1959). Plus récemment, le périodique qui succédera (*Le Nouvel Observateur*, 15 mars 1976) publiera une interview «coup de poing» menée par le brillant nouveau philosophe Bernard-Henri Lévy. La direction du «Nouvel Obs» avait cru devoir chapeauter l'interview d'une note d'où je relève ces lignes: «Raymond Aron n'est pas des nôtres. Polémiste redoutable, bretteur infatigable... il est pourtant aussi, pour des raisons mystérieuses, par des détours mal éclaircis, étrangement proche de nous... Et toute la chronique intellectuelle de la France de ces dernières années est là pour prouver que l'aronisme a été le havre ou la position de repli d'hommes de gauche désenchantés. Raymond Aron le sait... (et apparaît) moins peut-être un ennemi que notre meilleur adversaire ». C'est ce qui pourrait s'appeler un extraordinaire éloge inversé et qui laisse aussi voir l'espace culturel qu'occupe maintenant en France l'écrivain politique dont l'autorité a été longtemps moins contestée hors de son propre pays.

Ces entretiens à bride abattue entre un vieil auteur, sur lequel s'abattent maintenant toutes sortes de prix et distinctions, et deux jeunes intellectuels aux dents longues, qui pour-

raient être ses *petits-fils*, nous livrent foule de renseignements d'un grand intérêt humain, qu'il faudrait évoquer ici avec le doigté et le respect nécessaires: sur la condition de juif («La conscience de ma judéité, comme on dit maintenant, était extraordinairement faible»); sur le «métaphysicien brimé» optant pour la philosophie de l'histoire, voie royale vers l'analyse de tous les niveaux de la vie politique; sur l'écrivain et la célèbre «clarté aronienne» («Selon les cas c'était une constatation morose, ou impertinente, ou teintée d'ironie, rarement élogieuse»); sur la personnalité humaine («Nous avons rencontré, disaient Missika et Wolton en introduction, un homme sensible, animé par le souci de la vérité, habité par la conscience de l'histoire en train de se faire. En un mot: l'intelligence au travail»); sur le non «chef d'école» («J'ai été un homme largement seul face à l'histoire et face aux modes intellectuelles. J'ai des amis qui se réclament plus ou moins vaguement de mon influence mais ce sont des amis, ce ne sont pas des disciples... Il faut accepter son destin: je ne suis pas un chef de secte»).

Les rapports de Raymond Aron et de Jean-Paul Sartre, depuis leur jeunesse, ont été aussi rares que tumultueux. Ils mettraient en cause des valeurs de civilisation débordant l'intérêt de chahauterie entre deux monstres sacrés de l'intelligentsia française d'après-guerre. Comme sur toutes les autres questions, Aron se fait franc, direct, mais se gardant bien de tirer la couverture de son côté, surtout depuis la disparition de son ancien condisciple et ami auquel il ne refuse pas la qualification de «génie». Voici ce qu'il dit du Sartre «moraliste»: «Il ne pouvait admettre que mes prises de position, peut-être erronées, ne fussent pas coupables». A-t-il souffert de la rupture avec l'ancien «petit camarade» de Normale? «C'était, si vous voulez, la tristesse de l'adulte qui perd les amitiés de jeunesse. Oui, perdre des amis c'est perdre une partie de soi-même». Pourquoi un

véritable dialogue ne s'est-il pas institué entre les deux ? « En dépit de son génie, Sartre avait une véritable propension au monologue. À partir d'une certaine date, il n'a jamais plus discuté avec personne, sinon avec Simone de Beauvoir, il ne s'est pas soumis au dialogue et à la controverse. Il a parlé tout seul ». On trouvera aussi dans ce livre des renseignements d'intérêt sur des rapports plus circonstanciels avec Camus et Malraux, de Gaulle et Mendès-France, Pierre Brisson et Hubert Beuve-Méry, etc.

En fermant ce livre, le lecteur se rendra compte plus clairement que l'épithète de « maître » s'applique à Aron dans un sens très particulier. Ce n'est pas au sens classique du *magistère* d'école ou de doctrine mais à celui, peut-être autant justifiable, d'une *maîtrise* vraiment peu commune dans la critique analytique de notre époque. S'il n'a pas formé d'école, les « aroniens » (il aime se déclarer parmi « les aroniens de gauche ») forment une espèce d'amicale informelle et permanente qui ne repose sur aucun statut d'adhésion et encore moins d'orthodoxie. Alfred Grosser a déjà eu ce jugement étrange, et qui est assez beau en seconde réflexion : « Raymond Aron est trop intelligent pour être un génie créateur ». Quant à lui, il ne se fait pas faute d'admettre qu'il « redoute l'imagination aussi bien en philosophie qu'en politique », précisant : « en quoi je suis plutôt, d'ailleurs un analyste ou un critique ». C'est peut-être cette même pensée que Dominique Wolton expliquait en forme encore plus simplifiée : « Vous préférez expliquer la réalité plutôt la rêver ou l'inventer ». Cet auteur de tant de livres, auquel il est parfois reproché de ne pas avoir écrit « les bons », souhaite que celui qu'il écrirait « vers la fin porterait sur le rôle de la bêtise dans l'Histoire ».

Le rationalisme, au « ton glacé » qu'on lui reproche aussi, le scepticisme de nature ont tout de même un revers plus positif : le libéralisme. Nous aurons appris qu'il a un faible pour son

petit livre *Essais sur les libertés* (1965), parce que c'est «le plus philosophique» des livres de sa seconde période. Il se refuse encore au titre de «dernier libéral» que Missika lui donnerait, car «aujourd'hui il y en a beaucoup qui me rejoignent». Son libéralisme? «Il n'est pas fondé chez moi, à la différence du libéralisme du XIX^e siècle, sur des principes abstraits. C'est par l'analyse des sociétés modernes que j'essaie de justifier le libéralisme politique et intellectuel». Mais l'homme veut-il, lui, être libre? À cette question, pour ainsi dire préalable, il y répondait en conclusion de son premier grand ouvrage de 1938 (*Introduction à la philosophie de l'histoire*, p. 346): «L'homme vit toujours comme s'il était libre, même lorsqu'il parle comme s'il se tenait pour contraint».